



CULTURE LIVRES

On the Wilde side

Xavier Darcos en pince pour le scandaleux Oscar.

PAR JEAN-PAUL ENTHOVEN

Qui aurait pu se douter que Xavier Darcos, le complice de Tacite et d'Ovide, avait secrètement prêté allégeance au très *destroy* auteur du « Portrait de Dorian Gray » ? Et qui aurait cru qu'il était permis à un néo-académicien de souche sarkozyste d'avouer publiquement son faible pour un virtuose du scandale ? A un ancien ministre du Travail de tenir, comme l'infrequentable maître qu'il revendique, la société pour une farce ? A un amateur de la si virile Rome antique de confesser son amour pour un dandy efféminé ? Tel est, pourtant, le pari (gagné) de Xavier Darcos – ce fin lettré qui n'hésite pas, via

Contre-pied.
L'academicien et ex-ministre sarkozyste, Xavier Darcos, en Oscar Wilde (photomontage)



son Oscar, à se montrer aussi différent de lui-même que de la plupart de ses collègues de l'UMP ou du Quai Conti. Ainsi vont les choses : Darcos avait un Wilde *side*. Oscar était son immémorial dibbouk. Plus encore : l'époque, la nôtre, aurait, selon cet universitaire saisi par la débauche, grand besoin de l'immoraliste vénéneux que la vertu victorienne avait fini par jeter dans une geôle de la prison de Reading. Dont acte...

De fait, Xavier Darcos, déguisé en pertinent mais improbable wildien, avance masqué. Et sa défense et illustration d'Oscar le Maudit est une habile façon de dénigrer tout ce qui l'exaspère chez nos conformistes modernes – de l'hypocrisie sexuelle aux idéologies bêlantes, des esthétiques en vogue au soi-disant amour contemporain du bien et de la vérité. Wilde, il est vrai, offre une mine d'or à qui veut terrasser les faux-semblants. Et personne n'a su, mieux que lui, réhabiliter le superficiel, le frivole, le contre-pied, l'antiplatonisme, la beauté, le mensonge, l'art (« *Avant les poètes lakistes, il n'y avait pas de brume sur la Tamise...* ») dans le but de pulvériser les idoles amidonnées de son temps. Darcos, au fond, se sert de Wilde comme Luchini se sert de Philippe Muray : c'est sa machine de guerre très personnelle contre la bien-pensance et ses tyrannies festives, mondialisées, doctrinaires...

Au fond, l'ancien dignitaire de la République avait peut-être besoin d'une cure de jouvence entre ses défuntes années ministérielles et ses prochaines saisons académiques. Oscar lui a donc fourni quelques bouteilles d'oxygène pour respirer entre deux atmosphères corsetées – et l'on comprend la gratitude ici témoignée à ce sauveur provisoire. Il faut alors lire cet essai comme la louable tentative d'un notable qui veut encore, malgré les servitudes volontaires, rester un homme libre ■

« Oscar a toujours raison », de Xavier Darcos (Plon, 250 p., 20,90 €).

Comment peut-on être suédois ?

Un Libanais à Stockholm.

Au voyageur libanais en partance pour la Suède on peut prédire à tout le moins un choc thermique... Mais c'est une tout autre émotion, culturelle, esthétique et tout simplement humaine qu'Alexandre Najjar partage dans son dernier opus, carnet de voyage rédigé en clin d'œil aux « Lettres persanes » de Montesquieu. Venu faire une conférence à Stockholm, l'auteur de « L'école de la guerre » ne se contente pas du circuit de l'intellectuel convié par l'élite locale. Sa curiosité le conduit aussi bien au musée, dans le célèbre Millesgarden où il admire le sculpteur Carl Milles et ses anges (d'où le titre), qu'à toutes sortes de promenades et conversations avec les chauffeurs de taxi et autres précieux guides, qui viennent

BALTEL/SIPA ET COSTA/LENNAGE PHOTOMONTAGE CHRISTOPHE THOIGNARD



La cause de l'autre.
« Les anges de Millesgarden » ou le merveilleux voyage d'Alexandre Najjar à travers Stockholm.

plus d'une fois, comme lui, du monde arabe. Au final, c'est presque une bible des us et coutumes de la Suède que l'auteur signe ici, de l'histoire au système de santé, de la vision de la famille à celle de la culture... Emervillé et constamment frappé par la différence entre son monde et celui qu'il découvre, Najjar repart pour Beyrouth bouleversé. Chaque année, ce farouche combattant de la cause littéraire y maintient contre tous les vents mauvais le Salon du livre qui vient de refermer sa 20^e édition. Elle avait pour thème « Les mots des autres ». Ceux des Suédois ont visiblement enchanté l'auteur de ce périple qui ne pouvait rester lettre morte ■ VALERIE MARIN LA MESLEE

« Les anges de Millesgarden », d'Alexandre Najjar
(Gallimard) 202 p., 20 €.

New York, New York

13 nouvelles sur Big Apple.

Forêt de gratte-ciel chantée par Frank Sinatra, cité de verre où régnait « le Parrain » Corleone, métropole jazzy sublimée par Woody Allen dans « Manhattan », New York hante notre imaginaire depuis toujours. Jusqu'à saturation.

Paul Auster, Bret Easton Ellis, Truman Capote... On ne compte plus les auteurs d'outre-Atlantique inspirés par cette ville, à la fois lieu de perdition et symbole d'une liberté rêvée. Vincent Jaury, fondateur et directeur de l'épatant magazine *Transfuge*, s'est étonné que trop peu d'écrivains francophones s'y soient intéressés. Trop de complexes ? Trop de fantasmes ? Ce passionné a donc demandé à treize romanciers d'écrire une nouvelle sur Big Apple, composant ainsi un recueil : « Le New York des écrivains ».



La Grosse Pomme au cœur.
New York revisitée par treize écrivains francophones.

De Michka Assayas à Tanguy Viel, chacun y livre sa vision, parfois surprenante, de New York. François Bégaudeau en fait le centre d'une conversation entre Parisiens ; Emmanuelle Bayamack-Tam dépeint une ville poétique traversée par les fantômes du passé ; Yannick Haenel y envoie un scénariste incompris ; Vincent Hein en fait un rêve d'évasion ; Alain Mabanckou nous livre le point de vue d'un taximan congolais en perte de repères... Comme le lecteur, mais qui s'en enchantera, tant le labyrinthe a des vertus lorsqu'il s'agit de littérature ■ JOSÉPHINE BINDÉ

« Le New York des écrivains », sous la direction de Vincent Jaury
(Stock, 232 p., 19,50 €).

Bienvenue à Narcopolis

Rêve d'opium à Bombay.

Sous les pavots, les pages. De Baudelaire à Cocteau, de De Quincey à Burroughs, la liste est longue des grands écrivains qui se sont aventurés dans les paradis artificiels de l'opium. Il faut y ajouter l'Indien Jeet Thayil, auteur, avec « Narcopolis », d'un premier roman phénomène, finaliste du Booker Prize, qui s'inspire de sa longue expérience d'opiomane. Au cœur de ce livre, une fumerie de Bombay accueillant dealers, prostitués eunuques et réfugiés politiques venus



Survivant. Jeet Thayil, mémorialiste des bas-fonds de Bombay.

de la Chine maoïste. « Clean » depuis qu'une hépatite C l'a obligé à tout arrêter en 2002, Jeet Thayil ressuscite ces existences damnées qui ont marqué sa jeunesse dans les années 70 et 80. « Ils étaient mes amis, confie-t-il. J'ai ressenti une responsabilité envers eux et une sorte de culpabilité de survivant. » Tableau d'une mégapole chaotique et toxique vue de ses bas-fonds, « Narcopolis » dépeint aussi un changement d'époque : le passage de l'opium à l'héroïne et aux drogues de synthèse. « Il y avait toute une culture liée à l'opium. C'est une drogue lente et calme. Avec un rituel, un sens de la poésie et de la beauté. Tout cela a été balayé par l'héroïne. Tout est alors devenu plus brutal et rapide. » De ce Bombay parti en fumée reste un magnifique roman aux phrases longues, langoureuses et voluptueuses comme une rêverie opiacée ■ THOMAS MAHLER

« Narcopolis », de Jeet Thayil. Traduit de l'anglais (Inde) par Bernard Turlé (L'Olivier, 300 p., 22 €).